

L'Ermite

de Cyril Suquet

1997

L'homme de la ville que je suis, ermite planqué dans son studio, sauvage perdu dans son quartier, ne connaît pas son voisin ni même la concierge; je tentais une expérience d'un genre nouveau, une aventure burlesque qui m'apprendrait peut-être mieux comprendre le pourquoi de ma vie et l'une des raisons de mon tempérament de termites des villes. On m'avait parlé un jour d'un village, situé non loin de chez nous, perché dans les montagnes; on m'avait raconté tant et tant sur la richesse de cette cité moyenâgeuse et sur la vitrine architecturale et artisanale qu'elle représentait pour la région, que je m'étais pour une fois un peu renseigné et documenté; mais, pour être franc, ce qui m'avait surtout interpellé, c'était l'histoire peu commune d'un homme que l'on disait hors du commun, berger et maire d'un village usé par plusieurs siècles d'histoire, "Vieille France" si je ne m'abuse...; ce berger, et à l'occasion maire, partait des mois dans les montagnes avec ses bêtes et vivait lui aussi en retraits comme un ermite.

Mon studio, suite princière de 25 m², était déjà dans la pénombre; la lune n'avait pas encore montré le bout de son nez et le soleil en était encore à dévorer son gožter; il y avait pourtant bien deux grandes baies vitrées dans l'appartement mais elles laissaient entrer peu de lumière; l'une donnait sur un mur, l'autre sur les toits de ma ville ! A vrai dire, je n'avais jamais regardé par-dessus les toits car l'horizon de tuiles et de cheminées n'était pas un domaine qui m'enthousiasmait; en revanche, je passais des heures à contempler ce mur pâle, sali par le temps; je le trouvais très expressif et si proche de moi.

Je me couchais relativement tôt et attendais beaucoup de cette excursion pédestre; je ferais toute la lumière sur cet homme et espérait inconsciemment qu'il éclaire un peu ma lanterne.

* * * * *

Le lendemain matin, je décidais d'aller à sa rencontre; j'avais l'intime conviction de trouver en l'ermite des pâturages, un confrère, à l'esprit aussi renfermé et sauvage...; j'allais ainsi à la recherche de ce jumeau dans l'espoir d'y retrouver au bon air, un semblant de vie.

Samedi matin, le réveil sonna longuement à 5h00, ce qui n'était pas dans mes habitudes, de mettre le réveil, et je partis, sac à dos en main, à la quête de cet homme mythique. Je n'y connaissais strictement rien à la montagne et cela m'apparut une excellente occasion pour y faire une petite escapade; en mon fort intérieur, je voyais ceci comme l'aventure, la vraie, celle que l'on ne croise jamais au coin de la rue ! En claquant silencieusement la porte du studio, je criais à voix basse :

- En route, mauvaise troupe !

Je mis plus de temps que je l'avais escompté pour retrouver ce berger dans sa flore sauvage, éloigné de tous au fin fond de sa montagne; par chance, plusieurs guides m'avaient dirigé dans la bonne direction, entres pinèdes et plaines perdues; au bout de plusieurs heures de marches et d'escalades sans fin, je touchais au but; je me retrouvais à plus de 1000 mètres d'altitude, surplombant ma région que je ne connaissais en réalité que de nom; ma ville apparaissait au loin, insignifiante et si petite à mes yeux, que je mis du temps à réaliser que c'était bien elle que je devinais ^ l'horizon.

Je me trouvais face à une bien pauvre bâtisse, qui ressemblait plus à un taudis des steppes qu'à une maison de berger; pour s'zr, le confort et l'esthétique avaient oublié de passer par ce lieu; peu m'importait, je désirais rencontrer cet homme, ce frère qui allait sûrement m'apprendre tant et tant sur moi.

J'allais à sa rencontre et me présentais sac à dos à terre devant la dite porte de sa cabane en bois; la porte restait fermée malgré mes appels insistants :

- Oh hé, y'a quelqu'un !?
- Oh hé, le berger, vous êtes là ?!!
- Hé, ho, Msiieur le maire...?

Après plusieurs minutes de silence, je poussais la porte et entrais dans sa demeure; peut-être qu'il sommeillait ou qu'il ne répondait pas aux inconnus; il aurait bien eu raison d'ailleurs de ne pas venir à la rencontre d'un homme de la ville, venu l'espionner comme un singe en cage; j'en aurais fait de même ! J'entrais donc dans la pièce sombre et ne vit rien qui me laissait présager à la présence d'un ermite; seul un chat blanc baillait sereinement sur une chaise en paille; j'en conclus que mon homme était absent. Je ne voulais pas faire la connaissance du maire mais celle du berger car malgré les apparences, ce n'était pas le même homme...

Je dus attendre de longues heures avant de rencontrer le berger; j'étais à présent sur de mes convictions quant à l'homme que j'allais découvrir et je ne m'attendais pas à un accueil chaleureux; de toute façon, je n'avais rien à lui dire, je voulais juste le voir vivre parmi les siens, survivre dans son milieu pittoresque.

Le chat blanc me confirmait dans ce sentiment d'isolement, il n'avait pas voulu entamer la causerie avec moi, j'avais dû subir ses babillements et ronflements intempestifs durant toute cette longue attente... L'un me plaisait, l'autre me hérissait !

* * * * *

Quelle erreur, quelle horreur !

Le moment tant espéré était arrivé sans que je ne m'en rende compte !

Il était rentré dans sa baraque miteuse sans faire de bruit mais en était sorti aussitôt, s'en m'apercevoir, terré dans le noir, sur un pseudo divan, vieux de plusieurs siècles.

Je sortis à mon tour, j'allais à sa rencontre pour me présenter mais je fus stopper net au seuil de la porte par la scène qui défilait devant mes yeux :

L'homme malgré son vieil âge, semblait ouvert, chaleureux et plein de vie !!? Bref, tout ce que je réfutais, tout ce que je voulais éviter... Le berger et le maire ne faisaient qu'un.

Mais le pire était à venir !

Non seulement le vieil homme était accompagné par un enfant, presque adulte, avec qui il discutait sans cesse, mais de surcroît, il communiquait avec ses bêtes !! je restais stupéfait sur le seuil de porte, comme un âne, incapable d'avancer et de prononcer le moindre mot... Par miracle, les deux paysans ne m'avaient pas vu et j'en profitais pour me cacher derrière une meule de foin, entreposé à quelques pas de la cabane; je pouvais, sans trop de risque d'être vu, espionner ces deux gaillards dans leur invraisemblable conversation; j'étais ahuri, paralysé comme jamais, blotti derrière la meule comme une bête traquée, à épier leurs moindres gestes, à analyser chacune de leurs paroles. J'étais bouleversé par ce scénario que je n'avais pas prévu et que jamais, je n'aurais imaginé; c'était pour ainsi dire le film catastrophe...!

Le vieux berger causait comme un homme de la ville ! J'en étais sûr désormais, il n'était pas mon semblable, il n'était pas le jumeau, le frère que je recherchais et pour cause, il devait être un de ces fous, pris par le mal du pays, emporté par l'air des montagnes. Le spectacle qui s'offrait à moi était digne du cirque : le berger et son jeunot causaient philosophie avec la chèvre Huguette...; je l'avais entendu prononcer son nom, drôle de façon de nommer sa chèvre, me suis-je dit !?

Le vieux dialoguait même haut et fort avec son chien sur la coordination du troupeau, il s'énervait fréquemment à l'encontre de son unique coq, il s'enivrait de joie avec son cheval, fatigué par les longues marches dans les hautes montagnes, il s'entêtait à raisonner son âne, qui en était vraiment un d'ailleurs; bref, un vrai dingue ce berger de Vieille France...!!

* * * * *

Je m'en retournais dans la ville, le quartier, le studio, déçu par cet ermite qui n'en était pas un, frustré par ce si long chemin qui m'avait contraint à ouvrir les yeux sur le monde extérieur, sur un univers que je pensais reconnaître et qui m'étais finalement inconnu et mystérieux... Je ne désirais plus y penser et oublier complètement ce monde grotesque.

Je rentrais dans mes meubles, enfin, et je me consolais de ce triste périple par un petit repas aux chandelles, seul, en amoureux, en tête à tête avec moi-même et mon petit chat gris Hugues; je reprenais place parmi les miens et me retrouvais un semblant de vie, au milieu de mes objets fétiches, parmi mes souvenirs de vie confortable et sans même; j'étais heureux ainsi !

Je me couchais dans des draps propres et soyeux avec le sentiment d'avoir avancé un peu sur la quête de mon existence; ma vie méritait d'être vécue, seule et unique, elle était bien ainsi, puisque j'étais heureux et que personne, non, vraiment personne ne venait me déranger, ni bouleverser son déroulement.

Dans un dernier sursaut de paupières, j'eus tout de même une pensée pour le vieux berger et son jeunot, perdus dans leur brousse montagnarde, dans le froid et dans la misère boueuse de leur refuge de fortune : Ils n'avaient rien compris aux joies de la vie..., me dis-je avant de sombrer dans le noir épais de la chambre du studio, du quartier, de la ville.

Cyril Suquet

Novembre 1997.